main ; mais que, de même qu'elles ne permettraient pas l'occupation des provinces allemandes de l'Empire d'Autriche, elles s'opposeraient à l'invasion du Piémont.

Nous ignorons ce qu'il peut y avoir de vrai dans cette nouvelle, que nous avons tout lieu de croire erronée.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le cabinet de Turin a repoussé l'offre de médiation qui lui a été faite par le gouvernement central de Francfort. Il a déclaré, dans la séance de la chambre des députés du 2 novembre par l'organe du ministre de l'intérieur, qu'il n'acceptait comme puissances médiatrices que la France et l'Angleterre.

ESPAGNE.

Les nouvelles de ce pays sont peu importantes. Voici ce que nous lisons dans les journaux de Madrid, 16 octobre ;

« Avant-hier, à huit heures et demie du soir, la reine a reçu en audience particulière, avec le cérémonial d'usage, M. Ferdinand de Lesseps, chargé d'affaires de France. M. de Lesseps, en présentant à S. M. la lettre dans laquelle le président du conseil des ministres, chargé du pouvoir exécutif de la République française, le nomme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Madrid, a prononcé le discours suivant :

« Madame, j'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté la lettre qui m'accrédite à sa cour en qualité d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire de la République française. Le chef du pouvoir exécutif, désireux de maintenir et d'accroître les relations de bonne amitié et de bon voisinage qui existent entre la France et l'Espagne, m'a chargé d'être auprès de Votre Majesté l'interprète des vœux qu'il fait pour votre bonheur et pour la prospérité de l'Espagne. Le respect de l'indépendance des nations, si hautement proclamé et si loyalement pratiqué par la République, et la sincerité des sentiments exprimés par le gouvernement de Votre Majesté, ont contribué à resserrer les liens de fraternité et de cordialité qui unissent naturellement les deux peuples. Je me félicite de commencer ma mission sous des auspices aussi favorables, et j'ose espérer, Madame, que mes relations personnelles et la continuation de la bienveillance de Votre Majesté faciliteront l'accomplissement du mandat dont il m'a confié à mes soins. »

S. M. a daigné répondre :

« Monsieur le ministre, je reçois avec une grande considération la lettre qui vous accrédite à ma cour avec le rang d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la République française, et je vous félicite cordialement et sincèrement de ce nouveau titre. Vous pouvez assurer, en mon nom, le chef du pouvoir exécutif de votre patrie que désirant, comme il le désire lui-même, resserrer les liens d'amitié et de parfaite harmonie qui ont dû unir de tout temps, et qui unissent heureusement aujourd'hui les deux nations, je ne négligerai rien de ce qui pourrait dépendre de moi pour obtenir un si important résultat. Les intérêts qui tient naturellement les deux peuples l'exigeraient aussi, alors même que ne le réclamerait pas le juste retour que l'Espagne doit à votre gouvernement, et que je me plais à reconnaître. J'ai la confiance, monsieur le ministre, que de votre côté vous coopérerez à consacrer de plus en plus ces bonnes relations, et je l'attends d'autant mieux du caractère connu d'honnêteté et de loyauté qui vous distingue, et qui a su vous concilier mon estime, ainsi que celle de mes sujets. »

SUÈDE ET NORWEGE.

Le roi a tenu le discours suivant à la clôture de la diète suédoise à Stockholm, le 24 octobre :

« Messieurs,

« L'époque qui vient de s'écouler depuis l'ouverture de vos délibérations occupera une place remarquable dans les fastes de l'histoire. La plupart des états de l'Europe ont souffert de violentes commotions, et les questions sociales qui agitent entre les gouvernements et les peuples n'atteindront peut-être pas de longtemps encore leur solution définitive. Rendons grâce à la bonté divine de nous avoir épargné des secousses nuisibles à la tranquillité de l'état comme au bien-être de chaque individu, et réjouissons-nous de la modération et du calme dont le peuple suédois a fait preuve au milieu des tempêtes qui ont ébranlé le monde. Ce n'est qu'en persévérant avec la même mesure que nous pouvons espérer de voir réalisés, dans l'intérêt général, nos vœux communs pour l'amélioration de nos institutions.

« Ma reconnaissance vous est acquise, messieurs, pour la noble spontanéité avec laquelle vous vous êtes rallié à ma décision de concourir au maintien de l'indépendance menacée de nos voisins et alliés. Des résultats satisfaisants ont déjà été obtenus, sans que les fonds alloués par vous aient été épuisés, et nous pouvons envisager l'avenir d'un œil plus tranquille. Une convention d'armistice d'une durée assez prolongée a été conclue sous ma médiation entre les parties belligérantes, et nous pouvons nous flatter de l'espoir que la voie est ouverte aux négociations pour amener une paix juste et durable.

« Je n'ai cessé de suivre avec un vif intérêt vos délibérations au sujet de notre représentation nationale. L'expérience ayant démontré la difficulté de parvenir à concilier, sans mon intermédiaire, les opinions divergentes, je vous ai présenté un projet, lequel, en admettant une extension considérable du droit électoral, conserve en même temps les garanties nécessaires pour le maintien et le développement régulier de l'ordre social. Je me tiens assuré, messieurs, qu'animés d'un désir sincère de terminer d'une manière satisfaisante cette grave question, vous lui vouerez lors de votre prochaine réunion l'attention qu'elle réclame si impérieusement.

« C'est avec une vive satisfaction que j'ai appris votre décision d'accorder de nouvelle allocations pour améliorer et multiplier les écoles primaires. Vous avez donné ainsi un témoignage honorable de votre zèle pour l'éducation des générations futures.

« Les questions importantes dont vous vous êtes occupés n'ont point pu obtenir toutes, pendant cette diète, une solution satisfaisante. Je ne cesserai cependant de les suivre avec un intérêt particulier, et de concourir à faciliter leur décision dans un sens conforme aux intérêts de la Suède.

« En élevés maintenant mes travaux terminés, j'appelle sur les états-généraux les bénédictions du ciel, et je vous renouvelle, messieurs, les assurances de toute ma bienveillance royale. »

DANEMARCK.

Le 23 octobre, le roi a ouvert la diète de Danemark par le discours suivant :

« Messieurs,

« C'est avec une vive joie que je me vois entouré pour la première fois des représentans de mon fidèle peuple danois. L'amour et l'unanimité avec lesquels ce peuple a défendu ma cause et la cause sacrée de la patrie qui m'a toujours fait jours que nous avons traversés depuis mon avènement, me sont un sûr garant qu'avec l'aide de Dieu, une ère plus heureuse s'ouvrira bientôt pour notre patrie, qui a été si fortement affligée par la guerre et par la désunion. C'est avec une profonde appréciation de ce pays que je m'adresse aujourd'hui au peuple du peuple la constitution que j'ai promise spontanément, et par laquelle je désire et j'espère fonder l'honneur et la prospérité de l'ancien Danemark. Mes ministres, pour lesquels je revendique la faculté de siéger dans l'assemblée et le droit d'y prendre la parole, quand vous le jugerez nécessaire, vous présenteront le projet de constitution, et je compte sur votre concours fidèle et actif pour que cette importante affaire soit achevée par la diète actuelle, convoquée à cet effet. *Toutefois, s'il n'en est pas ainsi, mon intention n'est pas de mettre en vigueur la constitution avant de l'avoir soumise auparavant à une nouvelle diète.*

« J'implore la bénédiction de Dieu sur vous et sur vos travaux, afin qu'ils tournent à l'honneur, au salut et à la prospérité de notre chère patrie. »

M. le comte Meltke, président du conseil des ministres, tint ensuite un long discours. Il dit entre autres que chacun connaissait les circonstances au milieu desquelles le ministère actuel avait pris la direction des affaires; que la réponse du roi à la députation des duchés de Schleswig-Holstein renfermait la base de la politique du ministère, qu'à l'insurrection éclatée dans le but de former un état de Schleswig-Holstein et d'incorporer le Schleswig dans la confédération germanique, le ministère avait répondu qu'on garantirait au Holstein, en sa qualité d'état faisant partie de la confédération germanique, sa constitution, son administration spéciales, et une adhésion plus intime aux tendances de l'Allemagne vers une forte unité politique, tandis que le Schleswig resterait uni au Danemark, et qu'on lui conserverait son indépendance provinciale. Quelqu'inattendue que fût l'insurrection, poursuit le ministre, on en aurait bientôt triomphé, si la Prusse et l'Allemagne ne fussent intervenues et n'eussent fait dans le royaume une invasion qui sera jugée par l'histoire. M. le comte Moltke s'étendit ensuite sur la bravoure de l'armée, sur les sympathies que le Danemark avait rencontrées dans toute l'Europe et sur les dommages que sa flotte avait causés à l'ennemi. L'incertitude d'obtenir dans la situation actuelle de l'Europe, des secours des états voisins, dit le ministre, et les forces supérieures de l'ennemi, ont déterminé le gouvernement à ne pas repousser les tentatives d'arrangement; ce n'a pas été la faute du Danemark si le premier armistice n'a pas été conclu. Quant au second armistice, le Danemark l'a fidèlement observé. En vertu de ce dernier, l'Allemagne a retiré ses troupes du Schleswig et du Holstein. *Quant à l'exécution des autres stipulations de l'armistice, elle est l'objet de négociations encore pendantes.*

(Correspondances particulières.)

MACÉDOINE. SALONIQUE, 1er *novembre.* — Suivant les instructions que le gouvernement ottoman avait précédemment envoyées à Hifzy-Moustapha pacha, le vézir aurait dû attendre ici l'arrivée de son successeur, Samy Békir pacha, pour lui remettre la direction des affaires de ce pachalik. Le vapeur ottoman, *Szoun-Bahri*, arrivé avant hier matin de la capitale, a cependant apporté l'ordre à Hifzy pacha de profiter de l'occasion qui lui se présente rendre à Constantinople, en laissant la direction temporaire des affaires au mudir de cette ville, Ali-N-mik éfendi, jusqu'à l'arrivée du gouverneur titulaire qui, à ce que nous apprenons, ne pourra être ici qu'après les fêtes du Courban-Bairam. Hifzy-Moustapha pacha s'embarque, avec toute sa suite, aujourd'hui même. Depuis hier, déjà, Hifzy pacha reçoit des marques de sympathie des sommités de Salonique et de ses administrés qui, tous sans exception, le voient partir avec regret de cette ville qu'il a gouvernée avec droiture et justice pendant deux ans environ.

Un navire à voiles ottoman, arrivé vendredi soir de Brousse en huit jours, a débarqué à Salonique plusieurs familles albanaises catholiques, (68 personnes entre hommes, femmes et enfants) qui partiront aujourd'hui pour Monastir, et, de là, se rendront dans la province de Guilaz, leur pays natal, pour rentrer en possession de leurs biens qui leur avaient été confisqués il y a 3 ans environ et que le gouvernement ottoman, dans sa sollicitude paternelle, leur fait rendre entièrement, en supportant même les frais de leur voyage.

Nous continuons à avoir des cas isolés de choléra; on en a constaté 4 dans la semaine qui vient de s'écouler.

Des lettres de Monastir, du 25 du courant, mandent que dans cette ville et depuis six jours, le choléra s'y est manifesté, mais pas avec beaucoup d'intensité; les personnes paraissaient en bonne santé, et ceux-ci, dans les, étaient atteintes de préférence à celles qui mènent une vie réglée.

On mande, en même temps, de Monastir que l'honorable Moustapha bey, médecin en chef de l'armée de Roumélie, a reçu en don du généralissime M. Z. Emin pacha un magnifique schall de Cachemire de la valeur de 6,000 piastres environ, pour les soins empressés qu'il lui a donnés pendant sa courte maladie en septembre dernier.

Par le dernier pyroscaphe de Constantinople, sont arrivés à Salonique 200 soldats qui ont terminé leur cinq années de service, rentrant dans leurs foyers.

Du 14 novembre. — Nous jouissons, grâce à Dieu, d'une tranquillité parfaite tant sous le rapport politique que sous le rapport sanitaire. Depuis quinze jours on n'a plus constaté de nouveaux cas de choléra ; il paraît que l'épidémie nous a définitivement quittés. A Serres et à Monastir, depuis plusieurs jours aussi, l'on n'a eu à constater aucun nouveau cas de choléra. Les fièvres continuent cependant à inquiéter les habitans de cette province.

On mande de Constantinople que le nouveau gouverneur de Salonique, Sami-Békir pacha, arrivera à son poste lundi de la semaine prochaine, et qu'il sera accompagné du nouveau gouverneur de Janina en Albanie, Rusiem pacha, qui ne sera que passer par cette ville pour aller prendre aussitôt la direction de sa nouvelle charge. Le prédécesseur de ce gouverneur, Izzet pacha, est déjà arrivé aux rives de l'Olympe pour s'embarquer, de là, sur le bateau à vapeur de ce jour et passer à Constantinople.

Avny pacha, officier-général appartenant à l'armée de Roumélie, était de retour de Janina à Monastir et viendra prochainement à Salonique pour prendre le commandement de cette place.

Samedi dernier, le conseil municipal a tenu sa séance accoutumée sous la présidence de l'honorable mudir calmacam Ali-Namik éfendi.

SYRIE ASIE, 11*novembre.* — La santé publique est ici parfaite, à part les fièvres intermittentes qui régnent toujours à cette époque.

M. Sa-Sauveur et sa famille nous ont quittés depuis 20 jours, emportant les regrets de tous ceux qui les ont connus.

La ligne consulaire de la République française, M. Lesseps, souffre depuis son arrivée, d'une indisposition. Mais espérons, et c'est le vœu de tous, que la pureté du climat de cette ville, nous procurera bientôt le plaisir d'annoncer le parfait rétablissement de sa santé.

Le gouverneur d'Alep, Kizmil pacha, s'occupe avec zèle du fardeau de ses administrés; le prix des grains étant, par suite de la bonne récolte précédente, tombé très bas, il a obligé tous les boulangers à diminuer celui du pain. Nous souhaitons vivement que ce fonctionnaire continue à être si fidèle interprète des sentiments bienveillans de Sa Majesté le Sultan en faveur du bonheur de ses peuples. Comme aussi nous desirerions voir s'établir entre lui et les consuls, des rapports d'amitié qui n'ont jamais existé avec son prédécesseur et qui pourtant sont si nécessaires à une bonne entente et à l'aplanissement des difficultés qui surgissent.

Il est bruit que les Arabes Anézis on fait une descente dans les alentours d'Orfa où était déposée une assez bonne quantité d'orge et de blé dont ils se sont emparés. Kizmil pacha a aussitôt envoyé à leurs trousses un valaïtre irrégulière sous le commandement de Batran bey.

Je ne veux point terminer ces quelques lignes, sans vous parler d'Alexandrette : cette petite ville qui toujours a offert aux habitants et aux capitaines un séjour dangereux à cause des fièvres, n'est plus, grâce aux réparations faites au canal d'irrigation, ce malheureuse qu'elle l'était autrefois et pour la mettre au niveau des pays bien sains, il suffirait de l'envoi d'une personne de l'art, qui, tout en faisant une enquête sur la conduite des personnes qui ont été chargées par le gouvernement de la S. P. de surveiller et guider les travaux, pour lesquels une somme de P. 15,000 a été destinée.

Nous avons été témoins, en outre, pendant les quelques jours que nous avons passés dans ladite ville, de certaines prétentions des capitaines, relativement aux nolis qu'ils ont à percevoir. Vos marchandises, vos marchandises sont, pour Alep, adressées aux facteurs d'Alexandrette et que l'usage est, à l'arrivée du navire d'envoyer un courrier qui, à son retour, apporte le montant du nolis précité. Mais soit que le capitaine pêche par ignorance ou par mauvaise volonté, souvent il prétend être payé intégralement par les facteurs, qui certes ne sont par des Rotschild. Or, pour éviter tous ces désagrements, il serait bien que les chargeurs stipulassent sur les connaissements que le nolis se payerait au retour du messager expédié *ad hoc*, ainsi qu'il a été fait de tout temps.

VARIÉTÉS.

DU CHOLÉRA-MORBUS.

EN 1845, 1846 ET 1847. (*Suite.*) (1)

RÉSUMÉ DES EFFETS GÉNÉRAUX DU CHOLÉRA-MORBUS EN RUSSIE PENDANT L'ANNÉE 1847.

Du 3/15 juillet au 3/15 décembre 1847, (2) le choléra-morbus n'est répandu depuis les rives du Kouban sur le 45me degré de latitude, jusqu'aux sources de Volga par le 57me degré; et en longitude, depuis les marécages du Pripet jusqu'à quelques lieues d'Orenbourg, c'est-à-dire du 26me au 52me degré à l'Est du méridien de Paris.

Ainsi, durant 152 jours ou cinq mois, le fléau projeta ses rayons meurtriers sur une surface qui ne comprend pas moins de 312 degrés carrés. La valeur moyenne d'un degré dans la région en question est de 392 1/2 lieues carrées : de 25 au degré; ce qui fait une surface totale de 122,460 lieues carrées.

Mais nous devons retrancher de cette immense étendue l'espace occupé par la mer d'Azoff et par les parties septentrionales de la Mer-Noire et de la Mer-Caspienne, c'est-à-dire à peu près 8,000 lieues carrées, il faut encore en retrancher, non seulement de vastes steppes ou déserts, mais aussi plusieurs provinces populeuses qui, comme celles de Riazan, de Smolensk et de Kherson, eurent l'heureux privilége d'être épargnées par l'épidémie. Pour connaître la superficie de ces diverses contrées, nous avons cherché à connaître, en suivant le fléau pas-à-pas, l'étendue réelle du sol qui a été ravagée. Nous avons évalué cette étendue à environ 54,000 lieues carrées.

Ainsi sur une surface continentale de 122,460 lieues carrées exposées à l'invasion du choléra, 60,000 lieues environ, c'est-à-dire la moitié n'en ont point éprouvé les funestes atteintes.

On voit par ce qui précède que toutes les parties d'un pays traversé par le choléra ne sont pas nécessairement infestées. Mais on ne peut pas en déduire un rapport satisfaisant entre les terres saines et celles qui ne sont pas ; car les parties habitées et forcément inaccessibles à la maladie sont trop étendues dans le cas actuel, pour qu'on puisse le généraliser. Tout ce qu'il est permis d'en conclure, c'est que la portion du sol épargnée est assez considérable.

Peut-être pourrait-on parvenir à préciser davantage ce rapport par le procédé artificiel suivant :

Des recherches minutieuses nous ont appris que la vitesse moyenne avec laquelle le choléra s'est propagé dans la Russie, depuis Kaliaz près des bouches du Téréck jusqu'à Kazan, Moskou, Kiew et Witebsk, a été de deux lieues par jour en ligne droite, et que la propagation cette vitesse a une force expansive qui rayonnerait d'un point central et se propagerait en tous sens pendant soixante-seize jours, nous trouverons, en fin de compte, que cette force aura envahi une surface de 72,546 lieues carrées. Or, nous savons que le choléra a procédé de deux côtés du Kouban et de Volga, et ayant avec une vitesse moyenne de deux lieues pendant 152 jours. La région qui a parcourue peut donc être représentée par un cercle dont le diamètre serait 152 multiplié par 2 ou 304 lieues, et qui aurait une superficie de 72,546 lieues carrées. Ce dernier chiffre ne représenterait-il pas l'étendue réelle du pays qui a parcouru le fléau pendant cinq mois ? S'il en était ainsi, on trouverait que dix-huit à dix-neuf mille lieues carrées, ou le quart de la superficie totale, n'ont point été ravagées ; on pourrait aussi en conclure que le rapport entre les parties envahies et celles qui ne le sont pas, est de trois à un.

Les 54,000 lieues environ dont nous avons parlé plus haut sont comprises dans trente et un gouvernements de la Russie. La population absolue de ces provinces était au mois de juin 1847 de 40,879,000 âmes. Mais de même qu'une partie seulement de ces gouvernements a été envahie par le fléau, de même il n'y est point atteint la moitié de la population totale qui fut soumise à l'influence épidémique. Suivant nos recherches, cette portion de la population s'éleverait au chiffre considérable de 21,676,000 âmes. (1)

Notre point de départ est le district de Stavropol que traverse le 45me degré de latitude et la rivière Kouban sur le territoire du gouvernement d'Astrakhan. La choléra y parut vers le 3/15 juillet ; de là, se dirigeant au nord et à l'ouest, il gagna successivement les autres gouvernements.

Les trente et un gouvernements furent envahis dans l'ordre suivant :

En juillet : ceux du Caucase (sous ce nom nous ne comprenons que le district de Stavropol et les Kozaks de la Mer-Noire) d'Astrakan, du Don et d'Ekaterinoslav.

En août : ceux de Voroneje, Kharkov, Saratov, Koursk, Orel et Poltava.

En septembre : ceux de Tchernigov, Tambov, Penza, Kazan, Simbirsk, Nijni-Novgorod, Moskou, Toula, Riazan, Orenbourg et Kalouga.

En octobre : ceux de Tauride, Kherson, Kiew, Podolie et Twer.

En novembre : ceux de Minsk, Mohilew, Volhynie et Witebsk.

En décembre : celui de Vitebsk.

(1) Nous ne pouvons présenter un recensement récent de la population en Russie ; nous avons dû supposer nous même la population des diverses localités qui nous intéressaient, au moyen des sérieux que fournit aujourd'hui la statistique. M. Ch. Dupin admet dans son traité *de la force productive*, que le recensement annuel de la population dans la Russie d'Europe est de 1,05 pour 100. D'un autre côté, M. Ad. Balbi a donné dans son excellent *abrégé de Géographie*, un état détaillé de la population dans l'Empire russe à la fin de 1844. Prenant donc ces chiffres pour base de nos calculs, nous avons trouvé que le nombre 21,2,35 représentait l'accroissement qu'en sept ans, un million d'habitants au bout de vingt ans et demi, l'estimation de 1844 et celle de juillet 1847 ; mois de juillet 1847, époque à laquelle le choléra a commencé à envahir la Russie Méridionale. Mais comme, en général, la population s'accroît plus rapidement dans les villes que dans les campagnes, nous n'avons admis ce premier nombre que pour évaluer la population générale des provinces; quant à la population des villes et des villages, nous l'avons obtenue en ajoutant à chaque million d'habitans indiqué par M. Balbi, les chiffres suivans : 1,000 pour les villes, 2,000 dans les villages. Nous prenons tout ce qu'a de défectueux un pareil procédé de recensement ; car si l'accroissement de la population est assez régulier dans les campagnes, il n'en est pas de même pour les villes où les causes de mortalité contribuent à augmenter ou diminuer rapidement le nombre des habitans. Mais ces causes d'erreur, sensibles dans les détails, exercent peu d'influence sur la population entière d'une ou plusieurs provinces. Nous avons cependant cru devoir en tenir compte, afin de ne pas trop s'éloigner du vrai.

Telles sont les données d'après lesquelles nous avons pu établir quelques rapports entre le chiffre de la population et celui des victimes du choléra-morbus. Quant à ces derniers nombres, nous les avons puisés à des sources diverses, mais qui méritent autant de confiance que des recherches de ce genre le comportent. En Russie, le premier cas de choléra-morbus fut constaté à Astrakhan, ville-même, et publié d'après des rapports officiels transmis au ministère de l'intérieur. Il y a des personnes qui mettent en doute la véracité de ces chiffres et qui prétendent que les cas de choléra ont été bien plus nombreux, mais ne partagerons point cette opinion. Ces chiffres, il est vrai, ne peuvent être qu'approximatifs ; mais nous avons des raisons pour croire à leur sincérité, et nous ne pouvons admettre qu'un gouvernement aussi éclairé que celui de la Russie d'aujourd'hui, ait pu, du moins à ce sujet, se tromper ou tromper ses administrés. Pour ce qui concerne la Turquie, nous avons pris des renseignements dans les lettres particulières dans des correspondances consulaires, dans les rapports des médecins sanitaires des lieux où le fléau est apparu. Nous profitons de l'occasion qui se présente de remercier publiquement M. le docteur Arvai et Marchand, inspecteur généraux du service de santé, pour l'extrême obligeance avec laquelle il ont bien voulu mettre à notre disposition les nombreux documents qui nous intéressent.

L'épidémie séjourna plus ou moins long-temps dans chacun de ces gouvernemens ; de sorte qu'elle n'y cessa pas régulièrement dans l'ordre suivant lequel elle y était entrée. Ainsi elle s'éteignit dans la province du Caucase à la mi-septembre, un mois plus tard dans le gouvernement d'Astrakhan ; dans ceux du Don et de Voroneje, elle disparut en novembre ; le mois suivant elle abandonna successivement les huit gouvernemens de Kharkov, Wiatka, Saratov, Penza, Tambov, Saratov, Tauride et Volhynie. Ceux de Podolie, Kherson, Minsk, Nijni-Novgorod, Twer, Kazan, Ekaterinoslav, Simbirsk, Poltava, Kalouga et Kiew ne la virent s'éloigner que dans le courant de janvier. Le même résultat eut lieu en février pour les six gouvernemens de Witebsk, Mohilew, Toula, Moskou, Orel et Tchernigov. Enfin au commencement de mars, l'épidémie ne sévissait plus que faiblement dans quelques districts des deux gouvernemens de Koursk et d'Orenbourg. Cependant, il faut le reconnaître, dans beaucoup d'autres localités, les germes de la maladie étaient plutôt engourdis qu'entièrement éteints.

L'épidémie ne se propagea pas avec la même rapidité dans tous les gouvernements. Nous avons cherché l'époque de son plus grand développement dans chacun d'eux. Elle a été :

Au mois d'août pour les gouvernements du Caucase, d'Astrakhan, et du Don.

En septembre, pour ceux de Kharkhov, Voroneje, Saratov et Penza.

En octobre, pour ceux de Ekaterinoslav, Tambov, Riazan, Orel, Tauride et Kalouga.

En novembre, pour ceux de Kazan, Moskou, Toula, Simbirsk, Nijni-Novgorod, Minsk et Podolie.

En décembre, pour ceux de Twerj, Koursk, Poltava, Mohilew, Wiatka, Kherson, Tchernigov, Volhynie, Orenbourg et Kiew.

Un seul gouvernement eut cette époque au mois de janvier, c'est celui de Witebsk qui avait été envahi le dernier et dans lequel la maladie pénétra peu profondément.

La durée moyenne de l'épidémie dans les trente-un gouvernements a été de 113 jours dont 48 appartiennent à la phase d'expansion et 65 à celle de retraite. Ainsi le temps que l'épidémie employa pour atteindre son maximum de développement sur les trois quarts de celui qu'elle mit à décroître. C'est à très peu de chose près le rapport moyen que nous avons trouvé entre ces deux phases dans les villes où le choléra a régné.

Ces faits généraux sur l'extinction du choléra sont rendus plus saillants par le tableau suivant dans lequel nous avons simplement indiqué pour chaque mois : I, le nombre de gouvernements qui ont été envahis ; II. le nombre de gouvernements dans lesquels l'épidémie acquit son maximum de développement; III. le nombre de gouvernements dont la maladie se retira ; IV. combien enfin de gouvernements se trouvèrent ravagés simultanément.

	I	II	III	IV
Juillet	4	0	0	4
Août	6	3	0	10
Septembre	12	4	1	21
Octobre	5	6	6	25
Novembre	4	2	2	28
Décembre	1	10	8	27
Janvier	0	1	11	19
Février	0	0	6	8
Mars	0	0	2	2

Ce tableau montre que la puissance de propagation du choléra alla en augmentant jusqu'au commencement du mois d'octobre; puis elle diminua peu-à-peu pour cesser presque complètement au solstice d'hiver. Il montre aussi que la plus grande extension de l'épidémie fut au mois de novembre où 28 gouvernements sur 31 se trouvèrent simultanément infestés. Mais si les mois de juillet, août et septembre ont été ceux pendant lesquels la maladie acquit sa plus grande force d'expansion, d'un autre côté les mois de janvier et de février furent ceux où cette force se trouva réduite à son minimum d'énergie. Le mois de décembre offre surtout une époque remarquable. Vers la moitié de ce mois, l'épidémie, épuisée en quelque sorte, suspendit sa marche envahissante et aussitôt commença à s'éteindre rapidement sur un grand nombre de points à la fois. D'où on peut affirmer que l'hiver a une influence très prononcée sur la cause qui engendre le choléra, influence dont l'effet est d'engourdir, sinon d'éteindre ce principe délétère que certains savans attribuent à l'électricité du globe, d'autres à des miasmes fermentescibles suspendus dans l'air, d'autres encore à des migrations d'insectes microscopiques et vénéneux. Le fait que nous venons de constater d'une manière si positive s'accorde malheureusement avec les hypothèses de cette dernière. En effet, le froid a pour résultat commun, et de diminuer l'électricité atmosphérique par le sommeil de la vie végétale, et d'arrêter la fermentation des matières putrescibles, et de paralyser l'activité de presque tous les insectes. Quelque ingénieuses que soient des phénomènes relatifs au choléra nous porte plutôt à admettre la dernière hypothèse, nous ne pouvons invoquer exclusivement ni en faveur le témoignage du fait précédent.

L'épidémie, avons-nous dit, ne dépassa pas en 1847 le 57me degré de latitude ; encore ne parvint-elle à ce degré que vers la fin du mois d'août. Tandis que le choléra s'avançait sur le méridien d'Astrakhan jusqu'à Saranak dans la partie sud du gouvernement de Wiatka, il atteignit la même hauteur dans le gouvernement de Twer, au nord-ouest de Moskou, et d'autre part encore il remontait le long du Volga, jusqu'à Kazan, et, plus au-dessus de Witebsk, ville située sur le 55e de latitude. Entre ces trois points les plus septentrionaux et éloignés l'un de l'autre par les espaces qui séparent les 27e, 32e et 46e de longitude, c'est-à-dire des espaces de cinq et de quatorze degrés, le fléau laissa intactes deux vastes échancures formées, l'une par les gouvernements de Vladimir et de Riazan, l'autre par le gouvernement de Smolensk. La limite inférieure de ces deux échancures fut entre le 53e et le 54e de latitude, ce qui leur donne une profondeur d'environ quatre degrés.

Par quelles causes l'épidémie s'arrêta-t-elle ainsi sur ces points et certaines provinces, tandis qu'elle ravageait leurs alentours? Pourquoi des contrées plus méridionales que d'autres furent-elles épargnées, bien que leur climat et la saison semblassent plus propices au développement de la maladie ? Une personne qui aurait fait une étude approfondie et comparée des deux localités, pourrait peut-être répondre à ces questions. Nous croyons qu'une semblable étude, en nous faisant connaître certaines conditions spéciales du sol, de la végétation et de la population qui augmentent, diminuent et même neutralisent l'activité du principe toxique, nous croyons que des recherches de ce genre pourraient jeter un grand jour sur le